

## Aimé Césaire et Saint-John Perse : entre dualité et transpoétique

Manuel NORVAT  
Université des Antilles

### COMPARAISON N'EST PAS DÉRAISON

La distance sociale et littéraire entre le « nègre fondamental » et l'« homme d'Atlantique », comme se qualifiaient eux-mêmes Aimé Césaire et Saint-John Perse, relève désormais d'une vision limitée des appartenances. Au vrai, ces poètes créoles établissent entre eux des correspondances, en toute opacité consentie. Par quoi ils se rejoignent hors des dominations de la transparence. Car Aimé Césaire était un lecteur de Saint-John Perse, et inversement. Le fonds antillais de la bibliothèque de Saint-John Perse décrit par Renée Ventresque en témoigne :

Il lit Césaire, le virulent défenseur de la négritude. Mais de lui il ne possède que des extraits en anglais du *Cahier d'un retour au pays natal* et d'*Une saison au Congo*. Il annote en revanche son recueil de poèmes, *Les Armes miraculeuses*, et sa tragédie, *Et les chiens se taisaient*. Force est de constater pourtant qu'il ne se montre pas autrement sensible aux tirades du Rebelle. On ignorera toujours sa réaction face au procès de la colonisation qui s'instruit là. Car, à travers ces pages, il se révèle avant tout un poète curieux d'un autre poète, né comme lui aux Antilles et lecteur de ses propres poèmes<sup>1</sup>.

C'est dire d'emblée qu'il ne sera pas ici question de démontrer à notre tour le rapprochement entre Aimé Césaire et Saint-John Perse mais d'approfondir, au trébuchet de l'auctorialité, c'est-à-dire des places respectives de ces deux écrivains dans ce qui nous tient lieu de littérature antillaise. C'est une façon à la fois ouverte et détournée (un pré-texte pour cette étude critique soucieuse de ne pas étouffer l'œuvre sur laquelle elle se pose de préjugés comme l'aurait fait, posée sur un arbre, une plante un parasite. Notre propos s'inscrit (hors domination) résolument dans une relation *épiphyte* (hors prêt-à-penser de la théorie postcoloniale) pour nous interroger sur la réception entre auteurs au sein même de cette littérature antillaise.

Autour de la dualité ou de l'opposition entre Aimé Césaire et Saint-John Perse, il vaut d'abord d'en approcher leur inscription dans le monde des Lettres — lequel n'est pas sauf du magique, du politique ou de l'histoire — pour ensuite, envisager ce qui est véritablement à l'œuvre chez eux : une transpoétique, que l'on pourrait comprendre comme le dépassement, la faille poétique, le tremblement d'où sourd peut-être la littérature des peuples composites.

### L'APPRECIATION MAGIQUE DU MONDE

Aimé Césaire a écrit un singulier poème sur Saint-John Perse. Le poème s'intitule *Cérémonie vaudou pour Saint-John Perse*. Il figure dans le recueil intitulé *Noria* « (poèmes non repris dans *Moi, laminaire*<sup>2</sup>...) » nous indiquent les éditeurs. *Moi laminaire...* (1982) étant un recueil où figurent des poèmes d'hommage, qui à Léon Gontrand Damas, qui à Frantz Fanon, qui à Miguel Angel Asturias, qui à Wifredo Lam, par exemple. Le mot vaudou associé à la

---

<sup>1</sup> Renée Ventresque : « Le fonds antillais dans la bibliothèque de Saint-John Perse », texte pour l'exposition *Saint-John Perse, une enfance aux Antilles*, 2008, [https://fondationsaintjohnperse.fr/html/Expo\\_Renee\\_Ventresque.pdf](https://fondationsaintjohnperse.fr/html/Expo_Renee_Ventresque.pdf).

<sup>2</sup> Aimé Césaire, *La Poésie*, Éditions du Seuil, 2006, p. 552.

mémoire de Saint-John Perse frappe d'emblée dans le titre. Qu'un Blanc créole de Guadeloupe<sup>3</sup>, particulièrement empreint d'une mythologie personnelle atlantique<sup>4</sup> soit présenté comme ayant un lien étroit avec une cérémonie vaudou, c'est-à-dire avec une religion syncrétique issue du peuple africain yoruba, pourrait relever d'une taquinerie de Césaire et des jeux de mots dont il nous a accoutumé dans *Moi, laminaire*... Mais il n'en est rien. Le lecteur de Perse qu'est Césaire ressent bien qu'ils partagent tous deux la même appréciation magique du monde. C'est bien à tout le moins cette vision-là de la poésie qui rassemble Perse et Césaire.

Chez Perse, la « transe » et la « danse » entrent dans sa conception de la poésie, comme il l'écrit dans *La Lettre à la Berkeley Review* <sup>5</sup>. Notons que toute sa correspondance (composante de sa mythographie) peut s'interpréter tel un élément de son art poétique. Dans *La Lettre à la Berkeley Review* il nous entretient d'"incantation", de "révélation" ou encore de "cette "transsubstantiation" finale à quoi tend essentiellement le poème français". Par quoi, Saint-John Perse se révèle au voisinage de la pensée magique<sup>6</sup>. On retrouve cet aspect dans le poème *Vents* :

Jadis, l'esprit du dieu se reflétait dans les foies d'aigles entrouverts, comme aux ouvrages de fer du forgeron, et la divinité de toutes parts assiégeait l'aube des vivants.

Divination par l'entraille et le souffle et la palpitation du souffle! Divination par l'eau du ciel et de l'ordalie des fleuves...

Et de tels rites furent favorables. J'en userai. Faveur du dieu sur mon poème! Et qu'elle ne vienne à lui manquer !<sup>7</sup>

*Vents* symbolise l'énergie humaine propre à la régénération du monde où la vie est figurée par « l'arbre de magie » chamanique. Le filtre de vie par le truchement du poème convoque, sinon ce que l'on a pu nommer le panthéisme de Perse, le recours à l'imaginaire de la déraison<sup>8</sup>.

L'esprit du vaudou chez Saint-John Perse, comme le suggère Aimé Césaire, est fondée en cela que pour les deux poètes la poésie est transe, liturgie ou cérémonie. Vaudou en ce qu'il signifie un culte syncrétique et incréé (c'est-à-dire aux genèses multiples ; non par transcendance, mais dans l'histoire) assemble, hors stéréotypes<sup>9</sup>, une poétique partagée.

Chez Césaire, Il n'est, par exemple, que de se référer à la première strophe du *Cahier d'un retour au pays natal* en sa dernière version<sup>10</sup>. L'imprécation (du latin *precari*, la prière) y règne : notamment avec la formule anaphorique « Vas-t'en » ; « Vas-t'en, lui disais-je, gueule de flic, gueule de vache... ». Cette imprécation dénote ici une diabolisation (*retro satanas!*) et une animalisation. Elle est renforcée, particulièrement sur un registre magico-religieux, par le

---

<sup>3</sup> « les Blancs créoles rechignaient à s'identifier à la France des patriotes, qui remettaient en cause les fondements de leur prospérité et leur conception de l'ordre social. Hostiles aux républicains abolitionnistes, les royalistes esclavagistes en appelèrent à l'Angleterre ; comme tels, ils furent massacrés lorsque l'île retourna à la République française, qui y mandata le redoutable commissaire Victor Hugues ? », Renauld Meltz, *Alexis Léger dit Saint-John Perse*, Flammarion, 2008p. 24.

<sup>4</sup> « Pour Saint-John Perse, être un homme d'Atlantique ou Celte semble une même chose. Et d'Atlantique, à travers les siècles furent tous ses ascendants, comme lui-même [...] tenant géographiquement l'Atlantique pour un « continent » plus que pour une « mer » », Saint-John Perse, *Œuvres complètes*, Gallimard, 1972, p. XL (désormais OC).

<sup>5</sup> OC, p. 564-568.

<sup>6</sup> « Les rites chamaniques et babyloniens suggèrent l'accès, par le poème, à une connaissance intuitive, sensuelle et spirituelle, transgressant les limites de la raison », *Saint-John Perse sans masque, Lecture philologique de l'œuvre*, Colette Camelin, Joëlle Gardes Tamine, Catherine Mayaux, René Ventresque, La Licorne, 2002, p. 258.

<sup>7</sup> *Vents*, I, 2. C'est nous qui soulignons.

<sup>8</sup> Cf. Eric Robertson Dodds, *Les Grecs et l'irrationnel*, coll. « Champs histoire », Flammarion, 1977.

<sup>9</sup> Cf. Jacques Roumain, *Sur les superstitions*, Editions mémoires d'encrier, 2002.

<sup>10</sup> Elle apparaît dans l'édition Bordas en 1947. Il s'agit là d'une « transe » rajoutée après la première édition de 1939 dans la revue *Volontés*.

dépréciatif « Vas-t'en mauvais gri-gri, punaise de moinillon ». Nous entrons dans le *Cahier* par un champ lexical dédiée (« un sacré soleil vénérien » ; « maléfique » ; « maudit ») dans l'espace d'une parole sacrée, d'une parole magique où se dit aussi bien la bénédiction que la malédiction<sup>11</sup>. Dans l'ensemble, Cette variante ajoutée au texte du *Cahier* relève d'une conjuration par envoûtement de l'ordre esclavagiste de la colonisation.

Des liaisons magiques se sont opérées entre les Nègres-esclaves et les Blancs créoles des Antilles. C'est l'un des aspects impensés de ce que rapporte Patrick Chamoiseau quand il écrit : « Perse, il y a de l'esclave en vous. Il y a du Maître chez Césaire. C'est pourquoi, tous les deux, vous témoignez à votre manière d'un état de l'humaine condition. »<sup>12</sup>. Dans la pratique magique, Perse n'est pas en reste. En matière de sorcellerie, les colons antillais ont transporté avec eux un imaginaire et des savoirs figés (savoirs sorciers du Bocage ou du pays bigouden, ou même littéraires<sup>13</sup>, etc.) comme le rapportent la plupart des chroniqueurs des dix-sept et dix-huitième siècle, avec chevillé au corps, la peur du poison. Dans une lettre à Roger Caillois Perse mentionne la graine (*Mucuna urens*) appelé « zieu à bourrique » (« œil de bourrique ») employée « pour s'assurer une liaison secrète avec les forces mystérieuses et naturelles »<sup>14</sup>. Dans une autre lettre il utilise le terme de « quimbois »<sup>15</sup>. Césaire de son côté, reconnaissant le quimboiseur comme le dépositaire de l'Afrique aux Antilles souligne avec ironie dans le *Cahier* l'acceptation-refus (*ou wè'y ou pa wè'y*) de la domesticité, des nègres-à-talents (que l'on aurait crue soumise) s'effectue sous haute protection magique :

Je veux avouer que nous fûmes de tout temps d'assez piètres laveurs de vaisselle, des cireurs de chaussures sans envergure, mettons les choses au mieux, d'assez consciencieux sorciers<sup>16</sup>

Ces confluences en matière de magie entre Perse et Césaire nous renvoient à la scène fondatrice : l'alliance sacrificielle de la jarre d'or, l'acte fondateur par lequel le corps et l'esprit du nègre-esclave tué par le colon veillent sur une jarre pleine d'or. Dans notre imaginaire issu du monde de l'Habitation-Plantation, il s'agit de la « recherche d'un trésor enfoui »<sup>17</sup> ; une quête en acte ou fantasmée.

En littérature, dans la même veine que Baudelaire évoquant à propos de Théophile Gauthier (pour parler de ce qu'on nomme en pragmatique la fonction perlocutoire du langage), d'« une espèce de sorcellerie évocatoire »<sup>18</sup>, Perse lui écrira que « jamais [...] je n'ai mieux compris le miracle de cette langue française, dont le pouvoir magique est trop souvent méconnu au profit de son génie analytique »<sup>19</sup> tandis que Césaire nous disait « J'ai été frappé par Haïti qui a un créole qui est magique »<sup>20</sup>. Nous retrouvons bien là l'effet psychologique que produit le mot, la phrase sur le récepteur comme déjà inscrits dans le titre du poème *Cérémonie vaudou pour Saint-John Perse...*

<sup>11</sup> Cf. Lilian Pestre de Almeida, *Aimé Césaire, Cahier d'un retour au pays natal*, L'Harmattan, 2012, p. 69.

<sup>12</sup> Patrick Chamoiseau, *Césaire, Perse, Glissant, Les liaisons magnétiques*, Éditions Philippe Rey, 2013, p. 188.

<sup>13</sup> Cf. La Fontaine, *Les devineresses*, Livre septième, Fables, XIV.

<sup>14</sup> OC, p. 967.

<sup>15</sup> *Idem*, p. 970.

<sup>16</sup> Aimé Césaire, *La poésie*, Éditions du Seuil, 2006, p. 35.

<sup>17</sup> Édouard Glissant, *Faulkner, Mississipi*, Stock, 1996, p. 127. C'est nous qui soulignons.

<sup>18</sup> Charles Baudelaire, *Œuvres complètes*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1980, *Théophile Gauthier*, p. 501.

<sup>19</sup> OC, p. 551.

<sup>20</sup> Cf. *Les confidences d'Aimé Césaire*, entretien avec Manuel Norvat, le 22 août 2003, hôtel de ville de Fort-de-France, La Tribune des Antilles, n° 38, 2003 ; Reproduit dans *Aimé Césaire Écrits politiques* (1988-2008), Éditions Jean Michel Place, 2018, p. 241.

## ÉCONOMIE POLITIQUE DE LA POÉSIE

Expliquer le texte du poème *Cérémonie vaudou pour Saint-John Perse...*, le déplier en quelque sorte, ne saurait être qu'une approche, une lecture qui ne saurait prétendre rendre transparent le mystère scintillant qui l'enveloppe. Assurément, on ne saurait conquérir ou dominer la beauté ni d'une rose ni d'un poème<sup>21</sup>. Au vrai, la lecture, analytique ou passionnée, se tient à l'écart du « tourisme littéraire ».

Le premier mouvement du poème est marqué par l'anaphore "celui qui" comme en écho des listages de Perse dans *Exil*, VI. Cette sorte d'accumulation (qui n'est pas un catalogue à la Prévert) est une manière antillaise – autour du conteur créole - de décrire par entassement hyperbolique<sup>22</sup>. S'il se dessine entre Perse et Césaire une ligne de partage, elle serait dans le fait que le « Celui qui » chez Perse est un individu (un homme face au monde) en opposition avec le « Ceux qui » du *Cahier* de Césaire (« Ceux qui n'ont inventé ni la poudre, ni l'électricité... ») traduisant une communauté au monde.

Dans l'ensemble du poème Aimé Césaire adopte une distanciation du sens, ne serait-ce qu'en reprenant le procédé de Perse, jouant sur sa méta-poétique. C'est donc avec une ironie poétique qu'il marque une adresse « aux plus grands monarques du monde /qui sont en noblesse d'exil et papillons de passage » ; ou encore à « celui qui contemple chaque jour la première lettre génétique » ; « le chercheur de sources perdues ». Autant de significations où la filiation réelle et fictive de Saint-John Perse, en louangeur des colons, est suggérée. Césaire prendrait l'exaltation de Saint-John Perse dans *Histoire du Régent* à la lettre :

Tu as vaincu ! tu as vaincu ! Que le sang était beau, et la main  
qui du pouce et du doigt essuyait une lame<sup>23</sup> !...

Là, comme déjà dans *Éloges* où est nommé « Montezuma »<sup>24</sup> Saint-John Perse se complait dans la remémoration du Mexique de Cortez, et en particulier du massacre de Cholula. Perse, en ses recompositions, comme « sous vide » de l'histoire<sup>25</sup> se présente, à l'instar du *Christophe Colomb* de Paul Claudel, dans une dimension de l'expression de glorification de l'épopée de la conquête coloniale.

Aimé Césaire, lui, se situe résolument dans l'histoire. Sa poétique est aussi une politique exprimant que nos monuments historiques, nos figures de résistance à l'oppression, s'inscrivent - à l'image du Morne Césaire - dans le paysage :

---

<sup>21</sup> En ce sens, le poète grec Odyseas Elytis célébrait la part de mystère consubstantiel à l'art par cette sentence : « Il n'est pas encore né, le Magellan de la rose. » (*Maria Nefeli*). In, *Odyseas Elytis, Les Analogies de lumières*, dir. Jacques Phytillis et Andréas Helmis, revue *SUD*, 1983, p. 194.

<sup>22</sup> Par exemple, un conteur créole dira : « *I té ni an chato ki té ni trendouz-mil-lapot, vint-mil- kabiné, épi etcétéra lanpaluil ka kléré pasé 44 milyon bètafé* » - (Il possédait un château qui avait trente-douze-mille appartements, avec un nombre incalculable de lampes à huile éclairant davantage que quarante-quatre millions de lucioles) pour signifier la grandeur de la maison du Maître.

<sup>23</sup> *OC*, p.75. La lecture génétique de Mireille Sacotte (Gallimard, Folio, 1999, p. 40) suggère une (re)distribution du poème de Perse par rapport à *Éloges* — d'abord en lien avec le chant XII — vers l'agencement d'une « chronique dynastique ».

<sup>24</sup> *Idem*, p. 40.

<sup>25</sup> Roger Caillois, *Poétique de Saint-John Perse*, Gallimard, 1954, p. 192 : « Mon œuvre, tout entière de recreation, a toujours évolué hors du lieu et du temps : aussi attentive et mémorable qu'elle soit pour moi dans ses incarnations, elle entend échapper à toute référence historique aussi bien que géographique ; aussi vécue qu'elle soit pour moi contre l'abstraction, elle entend échapper à toute incidence personnelle. »

la belle coiffure afro de l'haemanthus  
- Angela Davis de ces lieux – riche de toutes les épingles  
de nos sangs hérissés<sup>26</sup>

L'image de la plante haemanthus associée à la célèbre chevelure de la militante afro-américaine Angela Davis figure comme un répond à la posture désincarnée de Perse.

Le deuxième mouvement du poème s'ouvre par « ( Le vit-il l'Etranger ? ». Cette interpellation poursuit l'intertextualité, sinon le dialogisme Césaire/Perse du poème. En effet, l'Etranger est un personnage de la poésie de Perse apparu dans *Anabase*, un poème mêlant tout de même itinéraires intérieurs et expéditions militaires.

Un homme mit des baies amères dans nos mains. Étranger. Qui passait. Et voici qu'il est bruit d'autres provinces à mon gré<sup>27</sup>...

Or, l'Etranger qui passe, c'est-à-dire le conquérant fondu en une même personne énonciatrice avec le pluriel de majesté (« nos mains ») symbolise pour Perse le sujet déclencheur du travail poétique. Cet « Etranger », ou la face masquée du poète (dans son écriture marquée au coin du symbolisme) provoque un décentrement ou un dédoublement culturel ; au point de nourrir chez Perse une mythographie de renoncement aux valeurs judéo-chrétiennes et à partir de là de se réclamer du chamanisme. Césaire souligne par ce questionnement (face à la présence naturelle de l'haemanthus-Angela Davis) l'aveuglement biblique de cette figure de l'Etranger-conquérant. Car elle semble uniquement tournée vers « la colombe silencieuse des pays lointains » (*Psaume* 56) et rétive aux massacres *hic et nunc*.

Le dernier mouvement du poème (« Et que l'arc s'embrase... ») à l'image d'une apothéose de la nature volcanique (en prolongation avec les « laves cordées » - tressées, métissées au regard de la chevelure afro d'Angela Davis) convoque les forces telluriques et océanes :

« les magmas fastueux en volcans [...] honorer  
en route pour le grand large  
l'ultime Conquistador en son dernier voyage »<sup>28</sup>

Cette manière d'hommage à « l'ultime Conquistador » figure l'avis de décès de la conquête et l'imaginaire de la conquête. En ce sens, le poème *Cérémonie vaudou pour Saint-John Perse* en dessine le tombeau littéraire.

## LE FLUX ET LE REFLUX DE L'HISTOIRE

L'Atlantique<sup>29</sup> pour les Antillais, lieu de la Traite négrière (la traversée du milieu), marque pour les descendants d'esclaves la rupture avec l'Afrique d'où ils furent razzés. Cette Afrique avait été systématiquement raturée de nos mémoires. La négritude d'Aimé Césaire, son africanité pour le dire autrement, a consisté (non pas comme une idéologie mais dans le déploiement d'un imaginaire de création) à rétablir la place de l'Afrique raturée par les actes et

---

<sup>26</sup> Aimé Césaire, *La Poésie*, Éditions du Seuil, 2006, p. 485.

<sup>27</sup> OC, p. 89.

<sup>28</sup> Aimé Césaire, *La poésie*, Éditions du Seuil, 2006, p. 485.

<sup>29</sup> Cet espace à l'identité complexe est un ferment de diversité comme l'a proposé Paul Gilroy (Cf. *L'Atlantique noir, Modernité et double conscience*, Éditions Amsterdam, 2010).

Les généalogies, les filiations (si pasteurisées dans le roman *Roots* d'Alex Huxley) demeurent par traces, par blues (le bleu de la mer dit notre inconscient collectif. La mer tétanisa longtemps les antillais comme le dit la sentence créole « *Pa pran bòd lanmè pou gran chimen* » (Ne confond pas la mer avec grand boulevard).

les discours de diabolisation de l'officialité, mais encore par le dénigrement intériorisé des colonisés eux-mêmes.

Saint-John Perse, qui se dit dans sa mythographie « homme d'Atlantique »<sup>30</sup> occulte les nègres-esclaves transbordés de l'Afrique. Dans son hommage « aux marins morts en mer »<sup>31</sup>, « de mer Atlantique », il oublie les déportés d'Afrique victimes de la traite négrière transatlantique. Or l'Atlantique est aussi un cimetière non seulement pour les « marins morts en mer » et les aventuriers conquérants mais encore pour les nègres transbordés.

Perse s'étant construit une sorte d'immunité poétique (allant jusqu'à se faire construire un masque funéraire par Andreas Beck) considérait, conformément à sa philosophie shivaïste des cycles du renouvellement cosmique, que « les pires bouleversements de l'histoire ne sont que rythmes saisonniers dans un plus vaste cycle d'enchaînements et de renouvellements. »<sup>32</sup>. L'histoire serait-elle envisagée comme une suite de « détails » ? Perse fait là référence dans son *Discours de Stockholm* à « la Divinité asiatique au plus fort de sa danse destructrice »<sup>33</sup> à danse de Shiva, à la danse cosmique qui crée et recrée l'univers à l'infini. Cette conception védique de la création du cosmos — récusant le mythe judéo-chrétien de la création par le Verbe<sup>34</sup> — affirme « l'ordure de la création » (*Vents, II*, p. 205). Dans cette perspective, les âges de la vie demeurent après elle<sup>35</sup>, Perse se fait volontiers poète du cosmos.

Le rapport ambigu de Saint-John Perse à l'histoire est pris entre son culte envers l'Indo-européen (celui d'une histoire cyclique, ou plutôt de non-créeation du monde) et la culture judéo-chrétienne (celle d'une histoire linéaire des hommes, avec création et fin du monde). Entre l'immanence (ce qui est là) et l'esprit (ce qui n'est pas là). Or, Perse est bel et bien créole : En ce sens, il joue à la fois de l'immanence et de la transcendance. La ritournelle mêlée à la prière.

Pour démêler son rapport à l'histoire Perse se fait fort de nous rappeler que « Quand les mythologies s'effondrent, c'est dans la poésie que trouve refuge le divin, peut-être même son relais »<sup>36</sup>. Il poursuit en disant « Et c'est ainsi que le poète se trouve lié, malgré lui, à l'événement historique »<sup>37</sup>. L'incise où se trouve ce « malgré lui » est la marque insigne du refoulé de l'histoire chez Perse contrastant avec le cri libérateur césairien. On mesure combien est grande la générosité pour Césaire d'avoir accordé sa fraternité poétique, à Saint-John Perse, en quelque sorte, le « pardon » littéraire. Un « pardon » (entre guillemets) tant le mot est chargé d'une connotation judéo-chrétienne. Le créatif est de l'ordre d'un dépassement. Un dépassement figuré par le surhomme nietzschéen, ou l'homme qui se dépasse lui-même. La création se situe par-delà le bien et le mal. On pourrait tout aussi bien parler d'une « rémission » ou d'une « amnistie » littéraire envers celui qui chantait (« Lavez, lavez l'histoire des peuples aux hautes tables de mémoire », *Pluies, VII*) ; les pluies lustrales et purificatrices, lavent pour lui toutes choses, sauf la condition de colon.

---

<sup>30</sup> Cf. *OC*, XL et XLI.

<sup>31</sup> *OC*, p. 543.

<sup>32</sup> *OC*, p. 446. Nous soulignons.

<sup>33</sup> *Idem*, p. 446.

<sup>34</sup> Ce mythe autour du dieu Ptah date de l'Égypte du IV millénaire ; il est repris dans l'Évangile selon Saint Jean.

<sup>35</sup> L'humain une espèce provisoire parmi les autres règnes ? C'est ce qu'aborde Roger Caillois avec un perspectivisme non dénué d'ironie poétique : « négligeant la minéralogie, négligeant les arts qui des pierres font usage, je parle des pierres nues fascination et gloire, où se dissimule et en même temps se livre un mystère plus lent, plus vaste et plus grave que le destin d'une espèce passagère. » Cf. Roger Caillois *Pierres*, Gallimard, 1966, p. 9. Nous soulignons.

<sup>36</sup> *OC*, p. 445.

<sup>37</sup> *Idem*, p. 446. Nous soulignons.

## UNE TRANSPOÉTIQUE À L'ŒUVRE

Saint-John Perse serait-il le « colon fondamental » ? Serait-il assigné à résidence dans le « mythe poétique » qu'il entretint ? La critique génétique et les travaux d'historiens s'y sont mêlés<sup>38</sup>. Pour sa part, Aimé Césaire, par le poème *Cérémonie vaudou pour Saint-John Perse...* — dans la vaste intertextualité qui compose la littérature antillaise — n'a eu à l'égard de Saint-John Perse aucun ressentiment<sup>39</sup>. Il s'agirait chez Césaire d'un *pardon*<sup>40</sup> en littérature qui n'abolirait pas les stigmates, les ratures de l'histoire. Ce que nous appelons sa transpoétique, à la fois emplie d'une dimension de « critique » de la poésie par la poésie, mais encore de transmissions culturelles créoles magiques, politiques et linguistiques partagées<sup>41</sup>.

En se faisant l'écho de « celui qui contemple chaque jour la première lettre génétique », Césaire n'ignorait pas les tours racologiques des écrits de Perse depuis le « J'ai une peau couleur de tabac rouge ou de mulet » (*Éloges*) de 1911, jusqu'à son auto-monument que fut l'édition de la *Pléiade*, en 1972 (pp. 726-727). En particulier, une lettre à Paul Claudel alors à Hambourg datant de 1908 :

Si vous entrez un jour avec vos enfants dans la petite salle des Oiseaux bruyants, au jardin zoologique, arrêtez-vous un moment devant la cage du Buseros elatus, l'oiseau farceur qui fait le mort, ou vient, à bond absurdes, se faire gratter la tête comme un singe : [...] il faut aller à Hambourg pour rencontrer le carnaval africain.

Dans *Cérémonie vaudou à Saint-John Perse...*, par un rhétorique *in absentia*, le non-dit d'une réécriture qui équivaut à une citation, Césaire a écrit (en 1975) :

celui pour qui les buseras de la sierra  
suant sang et eau et plus de sang que de d'eau et pelés  
n'en finissent pas de se tordre les bras  
grotesques dans leur parade de damnés

On voit là comment Césaire, en poète, remet Perse à sa place. Il l'avait aussi fait éditorialement, — le poème ayant été « non repris dans *Moi, laminaire...* » (1982) où figurait les hommages à Fanon, à Asturias, à Lam, à Damas. Césaire avait considéré que Perse ne pouvait figurer à leurs côtés. Car pour lui Saint-John Perse figurait « l'ultime Conquistador ».

Saint-John Perse et Aimé Césaire (à l'instar de William Faulkner et Édouard Glissant) participent d'une littérature composite, celle de l'archipel antillais, et plus largement du brassage de la littérature caribéenne, inclassable en vérité, notamment par ses prises de distance avec le monde *occidenté*, tant par la forme que par la vision. La transpoétique qui agite cette

---

<sup>38</sup> Cf. *Saint-John Perse sans masque, Lecture philologique de l'œuvre*, dir. Joëlle Gardes Tamine, La licorne, 2002 ; *Alexis Léger dit Saint-John Perse*, Renaud Meltz, Flammarion, 2008.

<sup>39</sup> La mentalité d'esclave eu été, d'un point de vue nietzschéen, celle du ressentiment. Celui des faibles et des envieux qui ne créer pas, éprouvant de la haine contre les créateurs. Pour Nietzsche, « les êtres de ressentiment sont une race d'homme pour qui la véritable réaction, celle de l'action, est interdite et qui ne se dédommagent qu'au moyen d'une vengeance imaginaire. » (Friedrich Nietzsche, *Généalogie de la morale*, trad. P. Wotling, Paris, Livre de poche, 2000). Nietzsche a été souvent pris dans les tempêtes des contre-sens y, compris par Césaire (Cf. *Discours sur le colonialisme* : « sortis tout puants de la cuisse de Nietzsche », *Présence africaine*, 1952, p.32.), mais abordé dans une volonté de réconciliation des peuples (en l'occurrence de l'après seconde guerre mondiale) par Saint-John Perse : « dans un de ces renversements de valeurs conformes à la doctrine nietzschéenne » (*Pléiade*, p. 613). Sur la récupération tous azimuts de Nietzsche, on peut se reporter à l'introduction de Pierre Klossowski à sa traduction du *Gai savoir*, Gallimard, 1967.

<sup>40</sup> Loin des dogmatismes et des catéchismes politiques ou littéraires, les grands esprits s'avancent nuancés. Ainsi, pour Vladimir Jankélévitch, le pardon n'est pas réduit la clémence, indifférente à la fois à l'événement et à l'ipséité de l'autre. Cf. Vladimir Jankélévitch, *Le pardon*, Montaigne, 1967, Flammarion, 2019.

<sup>41</sup> La nourrice dans la société créole allaite au même sein noirs et blancs, et transmet la langue créole. Cf. Roger Toumson, *La transgression des couleurs*, Éditions caribéennes, 1989.

littérature restitue les humanités à tous. Son devoir est de délivrer la beauté. Dans cet esprit, Aimé Césaire avait planté un arbre sur l'Habitation Clément (du nom du premier médecin noir de la Martinique), dans la symbolique du renouveau des racines et des floraisons des tresses culturelles de Caraïbe

### **Cérémonie vaudou pour Saint-John Perse...**

**Aimé Césaire**

celui qui balise l'aire d'atterrissage des colibris

celui qui plante en terre une hampe d'asclépias de Curaçao  
pour fournir le gîte aux plus grands monarques du monde  
qui sont en noblesse d'exil et papillons de passage

celui pour qui les burseras de la sierra suant sang et eau plus de sang que d'eau et pelés n'en  
finissent pas de se tordre les bras grotesques dans leur parade de damnés

celui qui contemple chaque jour la première lettre génétique  
qu'il est superflu de nommer  
jusqu'à parfait rougeoiement  
avec à recueillir le surplus de forces hors du vide historique  
le chercheur de sources perdues le démêleur de laves cordées

celui qui calcule l'étiage de la colère dans les terres de labour et de mainbour celui qui du sang  
rencontre la roue du temps et du contretemps mille fois plus gémissante que norias sur  
l'Oronte

celui qui remplace l'asphodèle des prairies infernales par - sacrale - la belle coiffure afro de  
l'haemanthus -

Angela

Davis de ces lieux - riche de toutes les épingles

de nos sangs hérissés

(le vit-il le vit-il l'Etranger

plus rouge pourtant que le sang de

Tammouz

et nos faces décebales

le vit-il le vit-il l'Etranger?)

phlégréennes

oiseaux profonds

tourterelles de l'ombre et du grief

et que l'arc s'embrase

et que de l'un à l'autre océan

les magmas fastueux en volcans se répondent pour

de toutes gueules de tous fumants sabords honorer

en route pour le grand large

l'ultime

Conquistador en son dernier voyage